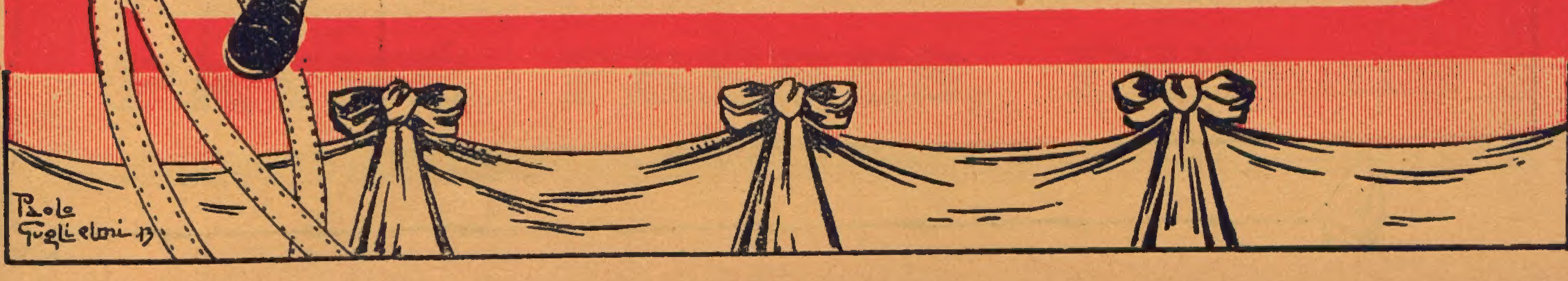
7e Année - No 19. - (Édition de guerre). Le No : 30 centimes 19 Mai 1917.

Le Courrier
CINÉMATOGRAPHIQUE


RÉDACTION & ADMINISTRATION : 28. Bd St Denis, PARIS
CH. LE FRAPER
DIRECTEUR-FONDATEUR
IMPRIMERIE : 58, rue Grenéta, PARIS
TÉLÉPHONE { Direction : NORD 56.33
Imprimerie : CENTRAL 66.64
Ad. Télégraphique COURCINÉ-PARIS



DÉSERTEUSE



Comédie Dramatique



: : : en 3 parties : : :



Interprétée par :

Mlle ANDRÉYOR, Mlle DARIO, MM. CRESTE, LEUBAS, MATHÉ

GRAND FILM ARTISTIQUE GAUMONT

ÉDITION

8 Juin



NOMBREUSES

:: PHOTOS ::

D'ARTISTES

Belles Affiches

Grands Formats

CE FILM

doit

assurer votre

:: SUCCÈS ::



Mise en Scène

***de* M. Louis FEUILLADE**

Un grand Drame d'Amour

: : : est offert à tous les : : :

: Directeurs de Cinémas :

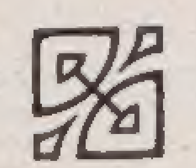
COMPTOIR CINÉ-LOCATION

28, Rue des Alouettes ::: *Tél. : Nord 40-97, 51-13, 14-23*

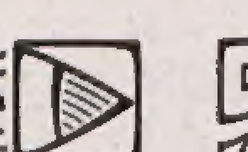
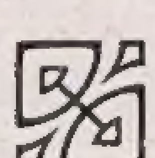
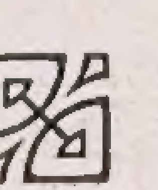
AGENCES RÉGIONALES

MARSEILLE ::	1, Rue de la République
LYON :: :: ::	52, Rue de la République
TOULOUSE ::	54, Rue de Metz
BORDEAUX ::	24, Cours de l'Intendance
GENÈVE :: ::	4, Rue Thalberg
ALGER :: ::	62, Rue de Constantine
LE CAIRE ::	1, Rue El Mash Hadi

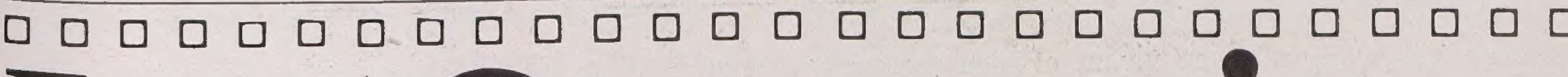




7e Année - N° 19. - (Édition de guerre). Le N° : 30 centimes 19 Mai 1917.



Le Courrier

CINÉMATOGRAPHIQUE

ORGANE HEBDOMADAIRE INDÉPENDANT DE LA CINÉMATOGRAPHIE
DES ARTS, SCIENCES ET INDUSTRIES QUI S'Y RATTACHENT

ABONNEMENTS :
FRANCE
Un an. . . . . 15 fr
ÉTRANGER
Un an. . . . . 20 fr.

Directeur : CH. LE FRAPER

Rédaction et Administration :
28, Boulevard Saint-Denis, PARIS.

TÉLÉPHONE : *Direction :* Nord 56-33
Imprimerie : Central 66-64

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE :
COURCINÉ-PARIS

Le Cinématographe & la Culture

par M. A. VERHYLLE

La culture ? Question de brûlante actualité ? Et même question nationale pourrait-on dire. Elle est aussi importante que celle des canons, des munitions, des transports, etc.

On a distribué un peu partout et à tout le monde de petits lopins de terre. Les parisiens ont défriché les talus des fortifications pour y planter leurs pommes de terre et autres légumes. Ils s'en sont tiré aussi bien que possible, mais on aurait pu mettre à profit l'occasion pour faire connaître les inépuisables ressources que la science met au service des agriculteurs qui veulent améliorer, enrichir, rajeunir leurs terres ou obtenir d'elles un rendement de plus en plus important.

Des syndicats locaux se sont formés pour l'achat en gros de produits chimiques, revendus ensuite sans bénéfices aux cultivateurs qui veulent s'en servir.

La propagande est active de toutes parts, surtout du côté des ingénieurs agronomes qui ne marchandent ni leur science, ni leur temps, ni leurs efforts pour vulgariser, pour populariser, pour attirer l'attention des cultivateurs sur tous les procédés récents d'exploitation agricole.

Mais voilà... Tous ces dévouements, tous ces efforts ne rendent pas de leur côté, dans l'esprit de la masse des travailleurs de la terre, ce que l'on serait légitimement en droit d'espérer.

Serait-ce que les explications fournies par les hommes de science seraient trop ardues, leurs conférences trop arides, leurs consultations trop techniques ? Eh non ! Cela tient tout simplement à l'instinctive méfiance que chacun ne peut s'empêcher d'avoir aux manifestations de tout ce qui est nouveau. Tous, comme saint Thomas, nous ne croyons qu'après avoir vu et avoir touché.

Donc, c'est un fait acquis, brochures et conférences ne valent pas une visite sur un champ d'expérience, où il est démontré par la vue les effets de telle ou telle application chimique. Les gravures elles-mêmes, les photos sont tenues en suspicion. Le paysan, lui, veut voir pour croire.

Eh mais ! la solution est nette ! faites voir !

Et immédiatement, se dresse le mur d'objections, toutes plus logiques les unes que les autres. Entre autres celle-ci :

Ah bien ! si vous croyez que ce sera facile de rassembler dans un champ d'expérience — et il faudrait en avoir un — tous les cultivateurs d'une région !... Vous ne connaissez pas les gens... et au surplus, Monsieur veut rire ?

— Que non pas ! jamais question plus sérieuse ne se présente pour être résolue. C'est entendu, vous avez usé de tout, du tract, de l'affiche, du livre, de l'image, de la conférence, et ça ne rend rien ! Que n'usez-vous du cinématographe ?

Là, au moins, votre champ d'expérimentation

tiendra sur un écran, bien vivant et bien mouvant. Plus ne sera besoin de rassembler les cultivateurs chez vous. A l'aide du cinématographe, il vous sera permis d'entreprendre cette croisade destructive d'erreurs centenaires, et instauratrice des meilleurs progrès obtenus par la science.

Et croyez-le bien, le paysan ne discutera pas votre science ni ne chicanera sur vos explications ; il verra et il croira parce que la vie ne se discute pas, on la constate et on l'accepte.

Qu'est-ce qu'il en coûterait, je vous le demande, en face du résultat obtenu et à obtenir, de se procurer un appareil de projection ? Qu'est-ce qu'il en coûterait d'établir des bandes appropriées aux besoins de la propagande ?

Je mets en fait que tout ingénieur agronome devrait posséder, à côté de son laboratoire où sont concentrés tous les résultats de ses intéressantes expériences, une salle de projection où le cultivateur, le paysan, venu quelquefois de loin pour connaître la composition de sa terre, serait initié à la preuve vivante cinématographique des procédés scientifiques d'entretien ou d'amélioration des terres.

Devant l'écran, ce qui le rebutait, ce qu'il tenait en méfiance ou en hostilité, en un mot ce qu'il ne comprenait pas, là, immédiatement, nettement, brutalement il le comprendrait d'une façon indiscutable, sans arrière-pensée et sans réticence. Il aura vu ! Il aura touché !

Tout est là. Il n'est pas d'autre procédé de détruire la routine et d'implanter le progrès.

Le jour où celui qui hésite à reboiser son domaine aura compris, parce qu'il aura *vu* sur l'écran, que le meilleur procédé à employer est le défrichement à la dynamite, parce qu'il est le seul qui retourne une terre aussi profondément, et parce qu'il est le plus rapide puisqu'instantané... il l'aura vu, tous les discours seront inutiles, il aura compris.

Par le cinématographe, auxiliaire de l'ingénieur agronome, celui-ci a cause gagnée dans les centres les plus hostiles aux idées de progrès et les plus enracinés dans les habitudes de routine. Avec lui, l'homme de science a toujours la preuve vivante sous la main. Il n'est pas de fausses idées ni d'erreurs, fussent-elles dix fois centenaires, qu'il ne détruise en trois mots, avec une projection d'un quart d'heure.

Et c'est ainsi que la véritable vulgarisation des récentes découvertes scientifiques en matière de culture, telles que les applications chimiques et l'électroculture, seront mises à la portée de toutes les intelligences.

Chose inattendue ! Qui dit qu'une noble émulation n'agiterait pas tous ces travailleurs de terre, heureux de pouvoir en connaître aussi long que M. l'ingénieur, sans avoir à se fourrer dans la tête les formules et la composition des recettes dont ils connaissent le résultat.

Une fois de plus, le cinématographe est à même de réaliser ce tour de force, la science et le bien-être pour tous !

Tout le monde, encore une fois, y trouvera son compte, car, indépendamment de l'ingénieur agronome qui verrait enfin mis en pratique les procédés qu'il préconise, du cultivateur qui serait le premier à se réjouir du résultat, il faut reconnaître que l'éditeur de vues tirerait de nombreuses éditions de chacune d'elles, et que le marchand d'appareils de projection en aurait un certain nombre à écouler sur le marché.

Cette application pratique du cinématographe est peut-être une des plus importantes qui soient.

Les résultats que l'on en peut obtenir sont incalculables.

Quelques films ont été édités déjà mais en trop petit nombre. Il n'est pas encore trop tard pour en créer d'autres, car la crise alimentaire ne sera malheureusement pas terminée au printemps prochain. Par le cinématographe, on peut en atténuer les effets. Qu'on s'en serve !

A. VERHYLLE.

ŒUVRE PHILANTHROPIQUE DE LA CINÉMATOGRAPHIE FRANÇAISE

Le Conseil d'Administration de « l'Œuvre Philanthropique de la Cinématographie française » s'est réuni le Dimanche 13 Mai au siège social : 28, Boulevard Bonne-Nouvelle.

Un premier versement des sommes provenant du « Film de Bienfaisance » a été effectué par M. LORDIER, Président du Syndicat de la Presse Cinématographique, entre les mains de M. Nalpas, Trésorier de la nouvelle œuvre. Ces fonds seront spécialement affectés aux « Veuves et Orphelins des Cinématographistes tués à l'ennemi ».

En conséquence, le Conseil d'Administration de l'Œuvre Philanthropique prie instamment tous les membres de notre industrie à quelque branche qu'ils appartiennent, de lui signaler les infortunes qu'ils pourraient connaître. Après enquête immédiate les secours seront distribués.

Une première somme a été remise à la veuve d'un artiste mort au Champ d'Honneur.

SUZANNE GRANDAIS

dans

OH ! CE BAISER !!





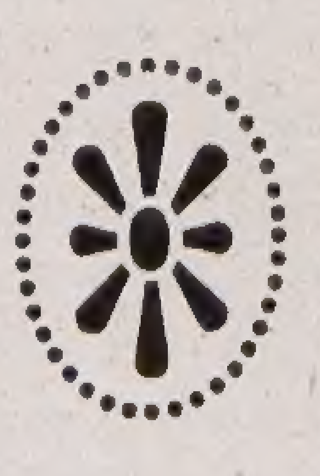
COMÉDIE
COMIQUE
en
3 PARTIES

- 2 -
AFFICHES
PHOTOS

ÉDITION
ECLIPSE

SORTIE
- 8 -
JUIN





Concessionnaire pour la France CH. MARY 18, RUE FAVART - PARIS

" Civilisation "

Aujourd'hui 19 Mai, a été présenté un film sensationnel : *Civilisation*, dont nous rendrons compte d'une façon très détaillée, dans notre prochain numéro. Nous nous contenterons cette semaine d'indiquer les grandes lignes du scénario conçu par le célèbre metteur en scène : Thomas H. Ince.

Ce film prophétique a fait plus pour la cause des Alliés en Amérique et dans le monde neutre que les plus intenses propagandes. Il est si lumineusement présenté, d'une logique si implacable, d'un réalisme si impressionnant et si large qu'on ne peut le voir sans frissonner de haine et de dégoût en songeant aux auteurs responsables de tant d'atrocités.

Civilisation est resté un an affiché au Critérion-Théâtre, la plus vaste salle de New-York, et son succès ne s'est pas démenti dans toutes les villes et dans tous les pays où le public fut admis à le voir. Ses premières furent partout traitées comme d'immenses galas, et ce film détient à présent le record du nombre de représentations, des millions dépensés et encaissés.

Son exécution a coûté *réellement* un million de dollars, et en le voyant, on ne s'en étonne plus.

La grande image du Nazaréen domine le conflit actuel. Dès le début, le souvenir de son martyre est évoqué. Jésus est mort pour le bonheur de l'Humanité. Dix-neuf siècles plus tard, un empereur lâche et félon, pour que le Monde soit à ses pieds, attaque délibérément la France, gardienne de la Civilisation.

Et c'est son peuple arraché à la terre qu'il lance contre ses paisibles voisins aux applaudissements de ses courtisans et de ses sujets éblouis.

C'est l'invasion, c'est la bataille immense, formidable, sanglante, mais la défaite implacable brise la marche triomphale de ses armées ; peu à peu la France qui se bat avec enthousiasme pour la liberté du Monde et le droit des peuples voit la victoire sourire à ses armes. L'Empire, bloqué, s'affame et murmure. Alors un geste criminel, impardonnable, lance contre les navires innocents la torpille cachée au flanc du sous-marin.

Le Comte Ferdinand, malgré lui, a exécuté l'ordre sauvage et voit périr les femmes et les enfants dans l'effroyable naufrage; il perd la raison; sa main ouvre l'eau qui envahit le sous-marin criminel. Lui seul survit, porté par les flots, sauvé par des marins, revient mourant au palais de l'Empereur Rouge. Tandis qu'on s'efforce de le ranimer, son âme est déjà aux enfers et Jésus prend sa dépouille humaine pour tâcher de faire entendre encore dans le pays barbare la douce voix de l'Humanité souffrante. Mais s'il parvient à prêcher la paix au peuple qui murmure, il reste sans pouvoir sur l'infâme potentat et meurt pour la seconde fois sans réveiller un sentiment humain dans un cœur glacé par l'orgueil.

Néanmoins ses exhortations ont allumé dans l'Empire le désir de la paix et, sous la pression de son peuple révolté, l'Empereur qui se sait battu tente d'obtenir des Alliés le pardon de ses crimes.

Il est trop tard. Ce n'est pas avec lui que les défenseurs du droit veulent traiter. La guerre continuera, implacable, jusqu'à ce qu'il ait expié. Les armées ennemies, de victoire en victoire, abattent sa puissance. Un jour de représailles, les avions alliés bombardent sa capitale, abattent les ruines de son château sur son cadavre humilié.

Son peuple vaincu retourne à la terre, tandis que les armées alliées connaissent enfin la joie du triomphe total et définitif. La Civilisation ne mourra plus.

Ce film est pour nous particulièrement émouvant à voir et notre cœur de Français battra en lisant tous les titres où le grand artiste américain glorifie notre beau pays. Tous frémiront aux scènes de guerre, à l'invasion brutale si poignante, aux massacres inutiles, au bombardement de nos ambulances, au torpillage du paisible transatlantique dont tous les détails sont enregistrés, depuis le sillage de la torpille et la bousculade à bord jusqu'aux chaloupes chavirées et à l'engloutissement du gigantesque navire.

On admirera les vues grandioses de la mobilisation, les batailles terrestres, la formidable bataille navale, les émeutes populaires, l'immense plainte des mères et des femmes, le tableau de l'enfer, d'un enfer tel que l'avait conçu Dante; enfin la terrible vision par l'Empereur Rouge des champs de bataille couverts par les débris de son armée, et, pour finir, le bombardement de la capitale ennemie où les maisons s'écroulent, où les palais s'embrasent, où les ponts sautent et où une multitude grouillante s'enfuit, meurt, hurle de crainte et de désespoir.

Jamais on n'a montré en France un film dont la mise en scène pût être trouvée digne de celui-ci; et de longtemps sans doute, il ne s'en montrera pas.

C'est une impression d'art et d'humanité patriotique que nul n'a le droit de laisser perdre.

Louis CHALETTE.

Pas de Restriction
pour les
FILMS FRANÇAIS

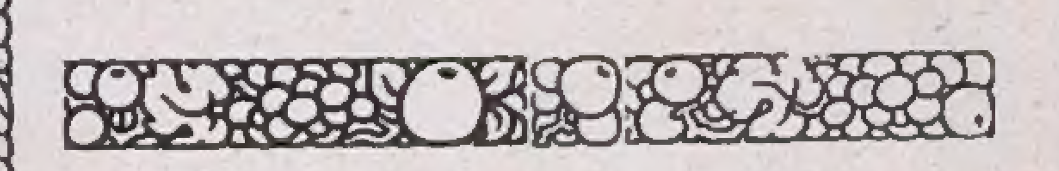
" NATURA FILM "

38, Rue des Mathurins. — *Téléph.* : Gut. 74-13

éditera

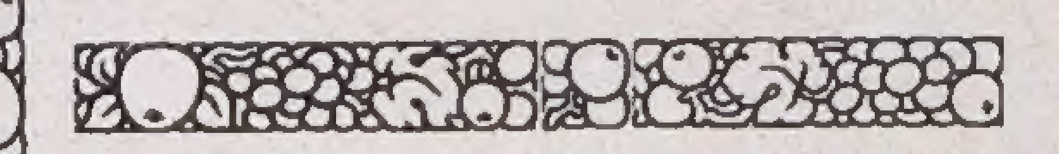
PARAITRE

d'après l'œuvre de MAURICE DONNAY, *de l'Académie Française*
créée à la Comédie-Française

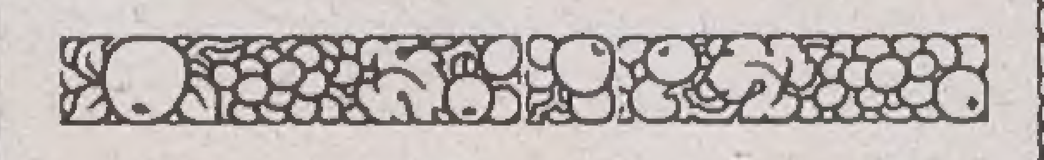


M. RAVET
de la
Comédie Française

Mlle GAYTHIL

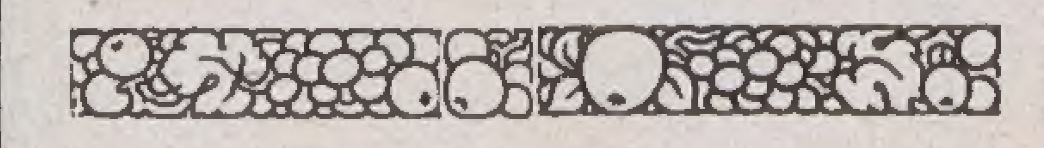






Mlle Andrée PASCAL
de l'Odéon

Mlle MARGAY



Ce film, dont tous les journaux quotidiens ont vanté le but moralisateur, mène une puissante campagne contre le Luxe.

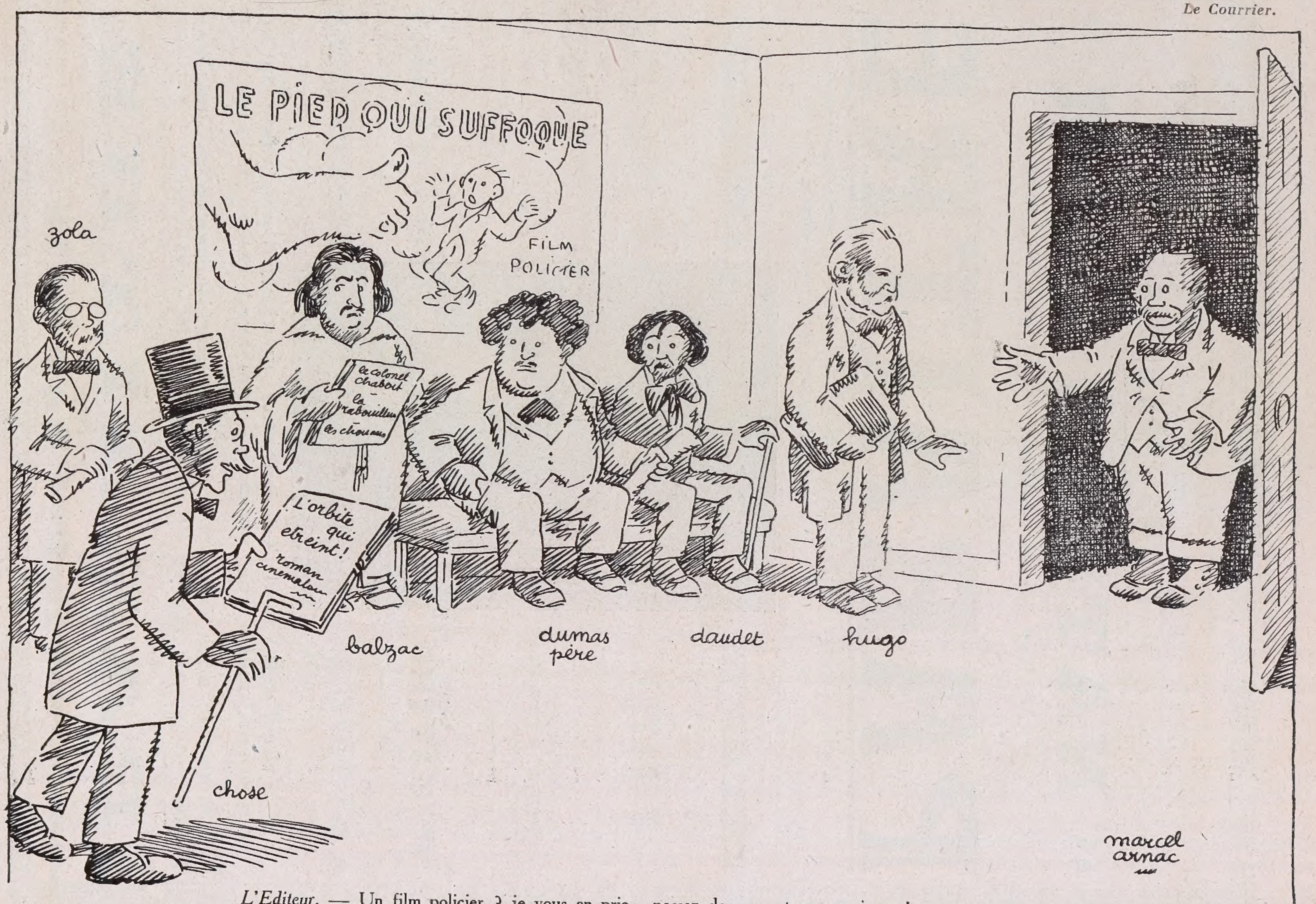
Splendide mise en scène, action rapide et concentrée qui laisse le spectateur au regret de n'en pas voir davantage.

PARAITRE

est un
FILM FRANÇAIS

Le Film d'Arnac

« Si les chefs-d'œuvre des maîtres français ont émigré à l'étranger, le mal provient de nos grandes maisons d'édition »
Le Courrier.



L'Editeur. — Un film policier ? je vous en prie... passez donc avant ces messieurs !

Quelques Scénarios !

PATHÉ FRÈRES

LES LOIS DU MONDE

Comédie dramatique

Claude Harlé a fait la connaissance d'une jeune institutrice, Geneviève Simon. Mme Harlé mère, refusant son consentement au mariage, Claude ne veut pas passer outre, et les deux jeunes gens associent librement leur existence.

Si honnête et si simple que soit la compagne de Claude, le Monde ne la connaît pas. Elle ne désire pas pénétrer dans ce Monde aux lois conventionnelles et injustes, mais elle souffre, pour Claude, de la réclusion où leur situation irrégulière le condamne.

Un ami de Claude, Adrien Barnod, est très épris d'une jeune femme du monde, Lucy Miramond, et lui offre son nom. Bien que divorcée et un peu compromise, la situation de Lucy n'empêche pas celle-ci d'être reçue partout...

Cependant, Claude et Geneviève, dans la charmante propriété qu'ils possèdent sur les rives de la Seine, sont les témoins de l'inconduite de Lucy qui, fiancée à Adrien Barnod, homme riche, mais un peu mûr, n'hésite pas à accorder ses faveurs au jeune Pierre Gérard.

D'après les « Lois du Monde », Claude devrait garder le silence. Il pense que mieux vaut faire connaître la vérité à son ami. Adrien Barnod, courageusement oublie ; et il se promet d'assurer le bonheur de son ami, qui lui a évité la pire des aventures.

Claude et Geneviève ont une fillette, Simone. Adrien, voisin de Mme Harlé mère, lui présente l'enfant comme la fille d'un de ses amis, La dame, isolée depuis sa brouille avec son fils, s'attache à Simone et se souvient qu'elle a une petite-fille, peut-être aussi charmante que celle-ci. Un vague regret s'éveille dans son cœur. Mais une mauvaise honte l'empêche de rappeler près d'elle ceux qu'elle en a chassés.

Adrien Barnod lui évite cette humiliation en lui amenant Claude, et un hasard fait le reste. Claude tombe malade chez sa mère, on fait venir une garde : c'est Geneviève, qui ne se fera connaître que lorsque la sévère Mme Harlé, adoucie par la joie de retrouver son fils, découvre que Simone est sa petite-fille. Elle lui ouvre les bras :

— « Embrasse aussi ma maman, propose Simone qui amène ainsi l'heureux dénoûment de ce petit drame intime...

Claude et Geneviève continueront à vivre à l'écart, ayant trouvé le bonheur en eux-mêmes... loin du Monde !

1050 mètres.

RAVENGAR

(6e épisode)

Le Collier du Radjah. — 600 mètres.



GAUMONT

DÉSERTEUSE

Comédie dramatique

Solange de Gensac mène une existence sans joie auprès d'un homme qu'elle a dû épouser pour se soumettre à la volonté de ses parents. Seul, son bébé, Lucette, comble le vide de sa vie. L'arrivée imprévue de son plus grand ami d'enfance, l'enseigne de vaisseau Olivier d'Esparre, va brusquement troubler sa vie. Lui qui l'a longtemps aimée sans espoir, elle qui souffre de son mariage, se confient leurs souffrances. Mais, devant l'instance pressante d'Olivier, Solange répond : « Hélas, mon ami, ne voyez plus en moi qu'une mère.. Oubliez-moi et souffrez en silence, comme je souffre. » Mais l'honnête résolution de Solange ne résiste pas devant la conduite inqualifiable de son mari.

Au moment où Olivier vient de s'éloigner, peut-être pour toujours, Solange voit, dans une allée du jardin, M. de Gensac, et Mme Ferrières, une invitée, se promenant enlacés et échangeant des baisers. Blessée au cœur, Solange décide alors de déserter le foyer en emmenant Lucette. Olivier vient de recevoir un ordre de route pour Pékin. Elle l'accompagnera. La nounou lui amènera son enfant en cachette. La voici, maintenant sur le quai de la gare, près de son ami d'enfance.

Le train va entrer en gare. La nounou n'arrive pas. Enfin elle paraît, seule, sans l'enfant. Un mot sec de Gensac : « Malheur à la mère qui déserte le foyer conjugal. Elle perd ses droits sur son enfant. Je garde Lucette. » Le train va partir. Le cœur brisé, la malheuse mère prend place auprès d'Olivier et, sans écouter la voix du remords, s'en va vers le Destin.

Dix ans après, Solange et Olivier de retour, vivent sur la Côte d'Azur. Solange souffre toujours et pleure son enfant dont elle est sans nouvelles, quand le hasard la met brusquement en face de la nouvelle institutrice de Lucette, élevée chez des amis de M. de Gensac, les Davis. Solange obtient de se substituer à l'institutrice et, grâce à cette ruse, se trouve en présence de sa fille, à qui elle n'ose crier : «Je suis ta mère, embrasse-moi ! » Cependant, de voir Lucette, Solange retrouve un peu de joie, mais l'annonce télégraphique de l'arrivée de M. de Gensac assombrit brusquement sa gaieté. Solange décide de fuir immédiatement dans la nuit, mais dans l'ombre quelqu'un la surprend. Mme Davis se dresse devant elle. Solange avoue en sanglotant le secret de sa vie. Mme Davis s'efforce alors de la consoler et la laisse partir. Solange est maintenant sur le seuil quand, devant elle, se dresse M. de Gensac, aussi sévère que dans le passé. Les dures paroles échangées rendent Solange malade à un degré très aigu. Seul, Olivier d'Esparre l'entoure de soins et d'affection. Sentant qu'elle a peu de jours encore à vivre, Solange demande à revoir sa fille. Olivier lui fait le serment de la lui amener. Se rendant de suite chez M. de Gensac, d'Esparre dit au mari impitoyable l'état désespéré de Solange et son dernier vœu. Cruel, M. de Gensac repousse cette touchante prière, avec des menaces dans les gestes. Mais Mme Davis, dès qu'elle apprend cette décision, se promet par un pieux men-

songe, de réunir l'enfant et la mère. Grâce à cette bonne dame, Lucette vient répandre des fleurs sur le lit dans lequel Solange repose. C'est ainsi que l'âme de Solange, épouse malheureuse et mère douloureuse, put s'exaler au milieu des parfums et de l'extase.... pendant que Lucette, désolée, pleurait sa mère sans le savoir. Désormais seul, Olivier décide de s'éloigner à jamais et écrit à M. de Gensac : « Si celle que je pleure a expié sa faute, comment pourrez-vous jamais racheter les vôtres ?



L. AUBERT

DAVISON'S

AUX MAINS DU SINGE

Drame

Ralph Undervood ruiné, criblé de dettes, n'a qu'un seul moyen d'échapper à la meute de ses créanciers : c'est de faire un riche mariage. Il songe à sa cousine, la jolie Mildred. Au bal, Ralph demande à sa cousine si elle consent à l'épouser, mais celle-ci lui déclare qu'elle est fiancée à Jack Lovat, l'élu de son cœur.

Le jour du mariage, Mildred apprend la mort d'un oncle très riche, dont elle et Ralph Undervood sont les seuls héritiers. L'oncle, avant de mourir, a déshérité Ralph. Sur les conseils d'un certain Burke, son âme damnée, Ralph songe à accaparer la fortune qui échoit à Mildred.

Après avoir éloigné Jack Lovat, Ralph enlève Mildred et la cache chez son complice, l'odieux Burke. La jeune femme, hypnotisée, est contrainte d'écrire à son mari que sa vie est menacée, elle le supplie de déposer 25.000 francs de rançon en un endroit convenu. Au reçu de la lettre, Jack Lovat charge la célèbre détective Margaret Watson de retrouver sa jeune femme.

Pendant ce temps, la pauvre Mildred est aux mains de Ralph et de son complice, qui lui imposent la torture de la faim et lui donnent comme gardien un féroce chimpanzé. C'est en vain que Ralph s'efforce de persuader à Milfred qu'elle n'a été épousée que pour sa fortune, et que son mari la déteste, la jeune femme, en dépit de ses souffrances, garde sa confiance à celui qu'elle aime et la certitude qu'elle sera délivrée.

La détective Margaret Watson, sous des vêtements d'homme, rencontre Ralph Undervood dans une maison de jeu et lui gagne quelques-uns des billets qui constituaient la rançon de Mildred. Elle tente, de concert avec Jack Lovat, de capturer Ralph et son complice au gîte, mais son plan échoue et c'est Lovat qui est vaincu et enfermé. Burke s'empare du carnet de chèque de Locat, mais la détective s'attache à ses pas et finit par découvrir l'endroit où le mari de Mildred est séquestré.

Par la menace, Burke s'efforce d'obtenir de Jack Lovat qu'il lui signe un chèque de 2.000 livres sterling. Lovat refuse et Burke, pour se venger, s'apprête à faire sauter la prison.

Bien loin de lui faire du mal, le chimpanzé s'est pris d'affection pour Milfred, Burke le surprend apportant des vivres à la malheureuse captive. Mildred est alors enfermée dans un grenier obscur, où elle mourra de faim.

Mais la police est sur la trace des misérables. D'instinct, le chimpanzé a compris que Mildred est en danger. Il escalade une gouttière et par une lucarne du toit sauve la jeune femme au moment où les policiers arrivent et se ruent sur la cabane solitaire où Jack Lovat est enfermé. Il est temps, l'explosion se produit au moment où Jack, enfin sauvé, serre sa jeune femme dans ses bras. Les deux bandits ont expié leurs forfaits et tandis que Jack et Mildred gouttent enfin un repos mérité, Bobby, le bon singe, les regarde de ses yeux intelligents, infiniment humains, et semble partager leur bonheur.

Longueur, 1.010 mètres. — Affiche en couleurs.

KEYSTONE

MABEL ET LE CACHALOT

Comique hilarant

Fatty, sa femme et son inséparable belle-mère, sont tous allés villégiaturer sur une plage à la mode.

Mabel et son implacable père sont là. Fatty, apercevant Mabel, cherche à s'esquiver et les rusés jeunes gens folâtrent bientôt tous deux dans l'onde salée.

Fatty, dont le gros ventre lui vaut une flottabilité remarquable, amuse fort sa jolie Mabel par ses excentriques exercices. Ne voulant pas être en reste, Mabel fait admirer sa façon gracieuse de plonger... de mille et une manières.

Un cachalot, attiré par les ébats de cette nymphe, accourt en faisant des culbutes, au grand effroi des baigneurs, qui tentent de gagner le bord.

Mais sur la plage un père courroucé attend Mabel et, horreur ! une belle-mère en furie guette Fatty.

De quelle terrifiante façon va se terminer cette agréable aventure. Tremblez nymphe... et cachalot !

Longueur, 592 mètres. — Affiche en couleurs.

EDISON

LE SPECTRE

Comédie

M. Boliver achète et vend des maisons et, pour réaliser une « bonne affaire » ne recule devant aucun expédient. Depuis longtemps il voudrait faire l'acquisition, à bon compte, d'une villa appartenant à Mme veuve Winslow,et comme cette dernière ne paraît pas disposée à la vendre, il déprécie l'immeuble en affirmant qu'il est hanté.

Mme Winslow décide d'aller consulter sur ce sujet délicat son amie, Dolly Desmond, reporter au journal *La Comète*. Celle-ci, flairant une supercherie, prévient aussitôt par lettre son directeur de sa décision d'aller interviewer les revenants. Bravement, elle va s'installer, seule, dans la maison mystérieuse, bien décidée à tirer au clair cette étrange histoire.

Cette décision dérange les plans de Boliver, qui s'empresse de se rendre auprès de l'intrépide jeune femme et s'efforce de l'effrayer. Mais Dolly ne paraissant pas s'émouvoir, il lui dérobe le revolver dont elle s'est armée.

La nuit arrive. Dolly, bien que sans défense, s'endort

(*Suite Page III*)



Le Cinéma des Poilus.

Nous recevons fréquemment des lettres dans lesquelles nos amis des tranchées nous réclament des appareils à projection. Leur opinion est unanime : « Rien ne vaut le cinéma, disent-ils, pour nous distraire. Pendant que nous voyons des civils, hommes et femmes, s'agiter sur l'écran, nous oublions la tristesse du morne paysage aperçu au travers des créneaux ! ». En 1915, on parlait beaucoup de l'organisation « officielle » de tournées cinématographiques sur le front. On n'est pas très fixé aujourd'hui sur les résultats de ce généreux projet...

Grâce à l'initiative privée, quelques postes de fortune ont été établis à l'arrière des lignes, mais en si petit nombre qu'on n'ose en parler...

Le malheur veut aussi que les poilus lorsqu'ils ont un appareil ne disposent d'aucun film.

Ils disent encore : « La section cinématographique de l'armée pour laquelle nous tournons de si beaux drames (*sic*) devrait bien penser à nous .... »

Nous lui transmettons la requête de nos héroïques poilus. Cela ne nous empêche pas d'adresser un pressant appel à nos amis de l'arrière qui disposeraient de quelques appareils de films de stock inutilisés.

Ils feraient une bonne œuvre.

Logique.

C. croit avoir découvert un mot épatant. « Pour tourner, disait-il, il faut un opérateur ! c'est, une condition *cine qua non !* » Pas mal, mais pas neuf, vous savez mon vieux C. En 1903 nous l'avons déjà entendu celui-là et en 1913, Georges Berry l'avait légèrement modifié pour en faire sa devise restée fameuse : Ciné... aqua.... non !

Nil novum !..

Les Ligues.

L'excès en tout est un défaut. Chaque fois qu'il s'est agi du triomphe d'une idée, de la défense d'intérêts corporatifs ou autres, les ligues ont donné d'excellents résultats. Ce sont ceux-là même que nous attendons de la *Ligue du Cinéma*, nouvellement créée.

Mais ne parle-t-on pas aujourd'hui d'une autre ligue ? *La Ligue du Cinéma moral !*

Ce titre nous effraie un peu et les noms mis en avant, des noms de rigoristes notoires, élèves de Bérenger, nous causent un émoi bien plus grand.

Pas trop de ligues ou bien alors qu'on fonde La Ligue contre les ligues...

Communiqués.

Les Etablissements L. Aubert informent leur clientèle que les copies du film « Honneur de Femme » (Série Hespéria) ne leur ayant pas encore été livrées, la date de sortie de ce beau film est reportée au 6 juillet.

***

« La « comédie dramatique » *Déserteuse*, créée par les Etablissements Gaumont et mise en scène par M. Louis Feuillade, sera très probablement éditée le 8 juin prochain. »

***

La Société des Etablissements Gaumont a l'honneur d'informer MM. les Exploitants que le film documentaire : *La Mobilisation agricole*, présenté le 16 Mai à la Chambre Syndicale sera édité le 8 juin 1917.

***

Le Film vient de traiter avec Mme Colette pour la critique de la grande production. L'auteur des *Claudine* est le premier écrivain illustre qui prenne en mains la férule cinématographique. C'est un honneur pour notre corporation et une excellente initiative pour notre confrère.

Les Fêtes de Jeanne d'Arc.

Orléans a célébré dimanche le 488e anniversaire de sa délivrance par Jeanne d'Arc. Les fêtes ont revêtu cette année un éclat tout particulier, en raison de l'intervention américaine. La statue de Jeanne d'Arc, Place du Martroi, et tous les monuments publics étaient couverts de fleurs et ornés de faisceaux des drapeaux alliés.

Les opérateurs s'en sont donné à cœur joie. Et voilà des films vendus d'avance à l'Amérique, car vous savez, l'américain achète sans discuter lorsque son drapeau est en bonne place. Et Dieu sait, s'il y en avait à Orléans, dimanche, des stars and strips !

Actualités.

Suivant l'exemple de l'*Eclair-Journal*, le *Pathé-Journal* a tourné mardi matin la sortie des directeurs du Palais de la Mutualité. Ce brave Goirand, qui a posé dans les deux films, est fort embarrassé. Il ne sait lequel choisir pour sa clientèle. L... lui a proposé de jouer çà à la manille. Mais Goirand n'a pas accepté, trouvant ensuite que l'éclairage du faubourg St- Martin était meilleur que celui de la rue de l'Entrepôt et que son physique était par conséquent plus avantagé ici que là. Goirand n'a point tort.

Hâtons-nous... Pressons-nous...

Paraître est le gros succès du jour. Il a de plus le mérite d'être un film français de l'édition de la jeune marque *Natura Film*. Parmi les interprètes de ce beau film nous devons citer M. Ravet, le puissant créateur du rôle à la Comédie Française, la mignonne et adroite Andrée Pascal, de l'Odéon, et deux jeunes artistes Mlles Gaythil et Margay dont les débuts au Cinéma seront remarqués par tous les professionnels et applaudis par le grand public. Nous apprenons aussi que *Natura Film* va éditer prochainement deux beaux films supérieurement interprétés : *La Mort Rédemptrice* et *le Sorcier*.

L'Illusion.

Cette histoire est vraie : Dans un cinéma de quartier, l'autre jour, on passait un film documentaire représentant les fameuses carrières siciliennes d'où l'on extrait le soufre. « Quelle admirable chose, le cinéma, murmure une brave femme, çà donne même les odeurs ! On sent le soufre !... » Derrière elle un permissionnaire, voulant allumer sa pipe, avait mis le feu à toute sa boîte d'allumettes qui pour la gloire de la régie, (une fois n'est pas coutume) brûlaient ce jour-là.

Voilà l'explication du mystère.

Les illusions étant chose sacrée, nous nous sommes bien gardés de détruire celle de la brave femme.

Mise au point.

Le suisse chamarré d'or qui interdit mardi, sous le porche de N.-D.-de Lorette, de filmer le cortège nuptial de Mlle X. et du Lieutenant Z. n'était pas le sympathique B.., contrôleur à l'A. C. P., bien qu'il lui ressemble comme un frère. Le suisse prétendait se faire payer un cachet. Devant le refus de l'opérateur, il prit l'attitude hostile que nous disons. Raison de plus, n'est-ce pas, pour que ça ne soit pas B... Mais il y aura toujours sur la terre de malins esprits pour essayer de compromettre les autres.

Heureusement que la presse existe ; et la justice immanente, donc !...

Une bonne nouvelle.

Le sympathique opérateur A. T. Irvin est en bonne voie de guérison. La double fracture de la cheville qu'il s'était faite à Nice, alors qu'il tournait pour une firme des plus sympathiques et déjà célèbre, n'aura pas de suites fâcheuses.

Notre ami a le feu sacré. Il compte reprendre bientôt la caméra et continuer une carrière dans laquelle il est passé maître.

Rappelons que A. T. Irvin (1) est dégagé de toutes obligations militaires.

Mobilisé à la « *Section photographique de l'Armée* » et opérant dans la zone de feu, il fut blessé, puis réformé.

Les opérateurs de prise de vues sont rares à l'époque actuelle. Nos lecteurs nous sauront gré de leur signaler une disponibilité professionnelle intéressante sur laquelle nous appelons leur attention.

(1) A. T. IRVIN, 46, rue du Rocher, Paris.

Houdini, le mystérieux évadé.

L'artiste célèbre dans les music-halls du monde entier par ses évasions de caisses cadenassées va tourner dans un film dont le scénario a été composé à son intention. Comme clou, on annonce qu'Houdini enfermé dans un tube d'acier à 60 pieds sous l'eau, parviendra à s'échapper sans briser l'enveloppe et sans permettre à l'eau d'y pénétrer.

Les parisiens se souviennent d'une expérience semblable effectuée, avant la guerre, par ce même Houdini, sur la scène de l'Alhambra.

Evidemment il y a un truc ; mais comme Houdini conserve jalousement son secret, l'intérêt qui s'y attache reste grand.

Nous craignons toutefois qu'au cinéma, il soit bien amoindri. Attendons et ajoutons pour mémoire, qu'Houdini est un américain né à Appleton en 1874. Il vient de signer son contrat avec la firme Williamson frères, connue par ses prises de vues sous-marines.

De l'ordre, de l'ordre !
Une place pour chaque chose et chaque chose à sa place !

Cette devise qu'on lit un peu partout serait utilement méditée par nos cinématographistes parisiens. Nous avons eu cette semaine plusieurs présentations particulières et une réunion du Syndicat des Directeurs qui par un malin plaisir se trouvaient fixées au même jour et à la même heure. A moins d'être doué du don d'ubiquité, il est bien difficile d'être partout à la fois. L'ordre s'impose, aussi, avons-nous entendu réclamer de différents côtés une organisation centrale des présentations et des réunions corporatives, on ne risquerait pas de cette façon de retomber dans les erreurs que nous signalons. Il est bien évident en effet que si M. X. savait que son collègue W présente un film le Samedi à 3 h. il ne choisirait pas ce jour là pour réunir son comité.

La Chambre Syndicale nous paraît tout indiquée pour servir de trait d'union..

Le concurrent.

Ce n'est pas sans raison que le cinématographe a une aussi mauvaise presse (c'est le cas ou jamais) dans la presse quotidienne. Le développement des services d'informations par l'image animée fait une sérieuse concurrence aux récits des jeunes reporters. Alors, vous comprenez, pour se défendre, il faut attaquer. Nous en savons quelque chose.

En Angleterre.

Le général Smuts qui s'illustra en Afrique en liaison avec l'armée du général Tombeur a assisté cette semaine à la projection du film relatant ses exploits.

* * *

On continue à discuter fiévreusement sur les nouvelles taxes imposés aux directeurs de cinémas. On la trouve très onéreuse et nos collègues d'Outre-Manche affirment qu'elles placent leur commerce dans une grave situation.

Au touring-Club.

Le Touring-Club de France pratique d'une façon intensive la bonne propagande par le cinématographe. Sa bibliothèque de films est très importante déjà. Elle occupera une place d'honneur dans la grande manifestation nationale par laquelle cette importante association se propose de célébrer son 25e anniversaire. Les représentants de toutes les grandes organisations françaises intéressées seront conviés, en vue d'arrêter un programme d'action coordonnée que chacune d'elles aura à réaliser dans la sphère de son activité. Les groupements similaires des pays alliés et amis y seront également invités. Cette manifestation se terminera par une grande fête touristique à Paris et dans les départements.

Le film témoin.

Au tribunal, un jeune homme, victime d'un accident de tramway, réclame à la compagnie des dommages-intérêts. Il prétend qu'il lui est impossible désormais de se servir de son bras droit. L'avocat de la Compagnie affirme au contraire qu'il n'en est rien. « Si le tribunal veut bien me permettre, dit-il, de lui présenter un film de sport tourné il y a 2 mois 1/2 après l'accident, il verra le demandeur se livrer aux douceurs du foot ball et se servir de son bras.

Le demandeur confondu par ce témoin auquel il n'avait point songé se retira tête basse.

Tiens, mais on pourrait tirer de cet incident même une comédie de 300 mètres. Çà ne serait pas plus mauvais qu'autre chose.

Un cas particulier.

Il y a un directeur parisien qui souffre d'une maladie tout à fait curieuse. Un de nos amis venu pour lui causer affaires le rencontre dans sa salle un soir, pendant la projection : « Allons dans le vestibule, voulez-vous ? Dans l'obscurité je n'entends rien... »

Authentique.

La réfugiée et le vaporisateur.

A l'entr'acte, dans un cinéma, le garçon de salle, passe le long des murs et lance au-dessus des têtes un jet pulvérisé de quelconque désinfectant. Une pauvre réfugiée qui pour la première fois, s'assied devant un écran et qui pendant deux ans vit les boches à l'œuvre, s'écrie : « Encore un truc boche pour nous empoisonner ! » On eût toutes les peines du monde à lui expliquer que les boches n'avaient rien à voir en cette affaire. Ne rions pas de cette malheureuse qui pendant 2 ans a beaucoup souffert sous la botte allemande. On aurait à moins des phobies et des obsessions semblables.

La danse sacrée.

Afin de lutter contre l'influence perverse du tango et autres danses lascives un pasteur américain transforme chaque dimanche son temple en cinéma et projette sur son écran les danses sacrées de jadis. Çà n'est pas plus bête qu'autre chose !

La question du pain.

Elle est de toute actualité ; elle émeut profondément le peuple dès qu'on y fait allusion. Exemple : Avenue Trudaine, un matin, on vit un gamin voler 2 pains dans le panier d'une porteuse et s'enfuir à toutes jambes... Des agents, des ménagères le poursuivent. D'autres agents, d'officiels agents se joignent aux premiers. Il en résulte un petit conflit que le metteur en scène n'avait pas prévu. Car il s'agissait d'une scène de cinéma. Un brigadier bourru, un vrai, ajouta : « Il ne faut pas faire de trucs comme çà en ce moment à propos du pain. Çà peut dégénérer en émeute ! » Brigadier, vous n'avez pas raison ; vous connaissez mal le parisien ! »

Robespierre.

L'adaptation par la *Cinès* de l'œuvre de Victorien Sardou, passe en ce moment à Londres et y obtient un gros succès. Nous applaudissons de tout cœur. Tout au plus pouvons-nous regretter que l'histoire de Robespierre n'ait pas été tournée dans les vieux coins de Paris. Il en reste encore. Et la vérité historique y aurait gagné.

L'Amérique en guerre.

M. William Fox, directeur de l'importante firme américaine, est nommé commandant d'une légion territoriale composée en majeure partie d'ouvriers et d'employés appartenant à ses maisons.

On dit.

Que Griffith, le célèbre metteur en scène américain, est actuellement en France. On épilogue sur le but de son voyage dont personne n'a parlé.

Sous toutes réserves.

Tribunaux.

Par un jugement en date du 23 février 1917, le Tribunal Civil de la Seine vient d'interdire pour les films l'usage du titre *Amour Buissonnier* qui désigne une pièce de M. Romain Coolus représentée en 1913.

L'OPÉRATEUR.

L'abondance des matières nous oblige à remettre à notre prochain numéro la publication du règlement concernant les rapports entre les Maisons d'Editions et les Artistes.

Ce règlement a été approuvé définitivement à la dernière réunion de la Chambre Syndicale, et est signé du nom de M. C. de Morlhon, Président de la section des Editeurs Français.

paisiblement. Soudain des bruits de pas étouffés l'éveillent en sursaut. Une ombre indécise, vêtue d'un voile blanc, s'avance, menaçante, vers la jeune femme. Mais celle-ci ne perd pas la tête. Elle dirige aussitôt sur le fantôme le jet glacial d'un tuyau d'arrosage. Le revenant s'enfuit aussitôt précipitamment et tombe dans les bras du directeur de *La Comète*, venu prendre des nouvelles de sa collaboratrice.

Le spectre, grelottant et trempé, laisse tomber son voile, et Dolly part d'un immense éclat de rire en reconnaissant la face piteuse et mortifiée de cette vieille canaille de Boliver !...

Longueur, 310 mètres. — Affiche en couleurs.



AGENCE GÉNÉRALE
Cinématographique

L'ÉPAVE
Comédie dramatique

Vers le fleuve sinistre, roulant ses eaux noires, prometteuses d'oubli, l'homme s'en est allé.

Avant de partir vers le Grand Inconnu, d'une main qui tremble de s'être trop crispée, il a écrit, sur un carnet laissé là, à la vie, dernier souvenir d'une épave qui retourne au néant, sa lamentable histoire. Il s'appelle Jacques Delval. Avant la guerre, c'était un homme heureux. Seul au monde, riche par son courage et son travail, il peinait là-bas en Amérique. Un jour, se disait-il, je reviendrai indépendant. Alors chez nous, en France, je me marierai et ferai ma famille comme j'ai fait ma fortune...

Et l'ouragan s'était levé. La rafale avait balayé tous les sentiments des peuples du Vieux Monde pour laisser régner, seule, la Guerre hurlante et rouge, l'épée nue à la main. Français, il était parti. Il voulait lui aussi être là, pour la grande revanche, pour rejoindre enfin le voleur et l'assassin d'autrefois, dont on se souvenait dans les campagnes du Nord...

Las, il n'avait pu ; une ombre était passée entre deux eaux, croisant le navire qui l'emportait, avec sa fortune, vers la mère chérie, et le bateau sautait, le laissant presque nu, transi, pauvre, sur un chalutier de guerre accouru au sinistre...

Qu'importe, s'était-il promis, j'ai encore ma peau, je la donne à la France. Et, navré, il n'avait pas pu, même cela... « Trop faible, trop chétif », avait dit, courtois, le major...

Et maintenant, las de tout, inutile, il finissait l'étape, dans l'eau noire qui grondait, impatiente de la proie qui s'approche.

Mais la destinée ne veut pas. Une main l'arrête au bord du fleuve où la mort déjà lui ouvrait les bras. Un homme lui parle, le console, lui tend du courage qu'il boit, avide, et sa bouche se remet à parler..... Jacques Delval est sauvé. Secrétaire d'Herbert Slutzel, gros financier suisse, il est installé auprès de la sœur de son sauveur qu'il s'est mis à aimer éperdument, jusqu'au jour où, dans un éblouissement de ses pauvres yeux, la femme a laissé tomber dans ses paumes enfiévrées ses mains longues et blanches. Il s'est marié. Il croit rêver. Il a trop de joie, trop de bonheur. Son mariage s'est fait si rapide, si loin de lui ; il ignore tout de sa femme, de son beau-frère ; tout, sauf qu'il est le mari d'une femme qu'il adore.

Et le réveil est venu, brutal, logique. Au lendemain du mariage, la femme l'a relégué au plan qu'il n'aurait jamais dû quitter, lui, l'être falot, misérable, minable. Et le pauvre homme se lamente, se torture, cherchant un pourquoi qu'il ne peut trouver... Une nuit, alors, il voit, il comprend. La vérité hurle à ses pauvres oreilles et son cerveau frémit de l'horreur soulevée.

Aux Zeppelins qui passent sur Paris, l'homme et la femme, la sienne, font des signaux.

Une espionne !

Lui, le Français ardent, le patriote, il a épousé une espionne.

Dans le meuble forcé, les tempes moites, les yeux fous, il voit la preuve.

On ne l'a épousé, lui, le Français, que pour donner à l'Allemande la facilité d'espionner à son aise. Alors, rapide, le châtiment s'abat terrible, inexorable. Le feu passe qui purifie tout, détruisant le nid de serpents, et le pauvre homme, la pauvre épave, se retrouve un jour seul, mais maintenant vaillant, travaillant à l'usine.

Jacques Delval a trouvé son chemin, son Devoir. Il fera désormais des obus qui, un jour prochain, en des hurlements de revanche, martelleront de leur acier qui sonne la route glorieuse de la Victoire.....

LE SONGE D'UN MOIS D'ÉTÉ
Comédie

Monsieur Ravenel est caissier dans un grand magasin de nouveautés. Ses appointements, bien que modestes, lui ont permis de réaliser quelques économies ; veuf, il vit avec ses deux filles Elise et Francine, la première professeur de piano, la seconde dactylographe.

Un jour, Ravenel rentre triomphant chez lui, et annonce à ses filles qu'il vient de gagner un lot de 30.000 francs. La joie règne dans le petit intérieur. Comment va-t-on employer cette somme ? Papa Ravenel voudrait la placer en bonnes rentes sur l'Etat, mais les jeunes filles, la jugeant tout à fait insuffisante pour améliorer leur situation, ont une autre idée. Jusqu'à l'épuisement complet de cet argent, on mènera une vie de millionnaire, on dépensera sans compter ; la saison bat son plein sur la Riviéra, Ravenel a droit à son congé annuel, il faut en profiter.

Ravenel fait des objections à ce qu'il appelle une folie, mais Elise a un argument convaincant : « Qui sait si durant leur séjour, et en fréquentant sur un pied d'égalité les jeunes gens du meilleur monde, qui sait si elles ne dénicheront pas le prince charmant qui les épousera ? «. Et le père Ravenel, convaincu, donne enfin son consentement.

A partir de ce moment, la maison se transforme à tel point que le jour du départ l'on ne reconnaît plus la famille Ravenel, le caissier, le professeur de piano et la petite dactylographe sont devenus de riches rentiers voyageant pour leur agrément.

L'arrivée des Ravenel sur la côte d'Azur a fait sensation. Installée princièrement dans le plus bel appartement du plus somptueux palace, la famille a vraiment

belle allure, Elise et Francine font tourner toutes les têtes, le trio devient le point de mire de l'hôtel.

Les jours suivants, le succès s'accentue et partout où elles vont, les jeunes filles sont escortées d'une meute de soupirants. Celles-ci cependant ont une préférence, Elise pour un jeune architecte qui, ne se sentant pas assez riche, se tient sur une prudente réserve, et Francine pour un jeune ingénieur qui ne possède rien en dehors de sa belle confiance en l'avenir.

A l'hôtel habite un vieil américain paralysé des jambes et qui ne peut marcher que soutenu par son valet de chambre. C'est un original richissime et peu liant qui passe ses journées dans son fauteuil à observer ce qui se passe autour de lui. Un soir, au restaurant, en voulant gagner seul sa table, il laisse échapper sa canne, chancelle et va tomber. D'un même mouvement spontané Elise et Francine se lèvent, courent à lui et le conduisent à sa place avec sollicitude. De ce jour, Harrisson prend en sympathie la famille Ravenel. Elise dissipe sa mélancolie en lui chantant quelques morceaux de son répertoire, et Francine s'offre pour dactylographier les lettres urgentes qu'il doit envoyer.

En les voyant à l'œuvre, Harrisson se rend compte qu'il a à faire à des professionnelles, ses soupçons en sont éveillés. L'argent s'est cependant épuisé, il faut songer au retour. Pour se retirer dignement, Ravenel a imaginé de se faire envoyer une dépêche lui annonçant une ruine imaginaire et la fuite de son notaire. A cette nouvelle les soupirants s'éloignent ; seuls Gilbert Sandier et Bob Renouard viennent consoler les jeunes filles, mais une nouvelle inattendue vient troubler tout le monde. Une dépêche que l'on vient d'apporter à Ravenel lui annonce que le notaire disparu est retrouvé et que les fonds le sont également. Le trio ne sait que penser, mais une lettre du Crédit Lyonnais avise Ravenel que 200.000 francs ont été déposés au compte de sa fille Elise et 200.000 francs au compte de Francine.

Cette fois, il manque d'avoir une syncope.

Ses filles le soutiennent tandis que l'Américain installé non loin de là a un sourire malicieux. Les deux jeunes filles le voient et devinent. Il finit par avouer qu'il est l'auteur de ces libéralités, et comme les jeunes filles veulent refuser, Harrisson les rassure ; cet argent leur servira de dot. Elise épousera le jeune architecte, et Francine l'ingénieur.



MARY

OH! CE BAISER!!!

Comédie

Oh ! ce baiser ! ! ! De quel poids il va peser, en effet, dans l'existence de Robert Mac Tavish !

Ecossais de naissance, Robert, qui séjournait à Paris en juillet 1914, s'est trouvé entraîné par son oncle Paddy dans une soirée intime chez la baronne de Sauves. Bien que célibataire endurci, l'oncle Paddy ne dédaigne pas le beau sexe et le prouve au cours de cette soirée. Profitant de l'obscurité due à une panne d'électricité, il serre de près une des invitées de la baronne, lui dérobe un baiser dans le cou... et s'esquive prestement. L'invitée, une jeune et riche Américaine, se méprend ; son plus proche voisin se trouve être Robert ; elle l'accuse d'être le coupable. Dès le lendemain, elle se rend chez lui et lui tient ce langage : « Hier soir, vous avez lâchement profité de l'obscurité pour me dérober un baiser. Je suis Miss Sadie, M. Sunlap, et vous êtes le seul homme qui puisse se vanter de m'avoir embrassée. Je vous somme de m'épouser ! » Sans écouter les protestations légitimes du jeune homme, elle ajoute : « Je vous donne huit jours pour vous décider. »

Mais, huit jours plus tard, quand Miss Sadie se présente à nouveau chez Robert, elle trouve la maison vide. La guerre vient d'être déclarée, le jeune Ecossais a regagné son pays.

Ces événements n'empêchent pas l'Américaine de poursuivre ce qu'elle considère comme une juste réparation. En 1916, bien que sans nouvelles de Robert, qui s'est engagé dans le 4e fusilliers écossais, elle pense toujours à lui comme à son fiancé et refuse tous les partis qui se présentent. Prête à partir dans le Midi, elle reçoit une lettre de son amie, Mme de Sauves, lui donnant l'adresse de l'oncle Paddy, qui, peut-être, pourra lui fournir quelques renseignements sur le compte de Robert.

Et le deuxième acte nous transporte à la Côte d'Azur, où Miss Sadie, descendue à l'Hôtel d'Albion, à Cannes, retrouve par hasard le soldat écossais en convalescence. Blessé légèrement, Robert profite de son congé pour mener joyeuse existence. Il reste stupéfait en voyant surgir devant lui l'Américaine de 1914 ! Décidément, ce baiser qu'il n'a pas donné devra donc le poursuivre toute sa vie ! — « Maintenant que je vous ai retrouvé, lui dit Sadie, je ne vous quitte plus ! », et dès lors commence pour Robert une existence des moins drôles : à table d'hôte, à la promenade, au bar, partout où il tente de s'isoler, l'Américaine s'impose, réclamant toujours sa réparation. Le soldat écossais manifeste le désir de rendre visite à son oncle Paddy, qui habite les environs ; aussitôt Saddie émet la prétention de partir avec lui. — « Je saurai bien vous en empêcher ! réplique Robert. — Rien ne m'empêchera de vous suivre ! » déclare la jeune fille.

Devant prendre le train à 4 heures du matin, le jeune homme, grâce à la complicité d'une femme de chambre de l'hôtel, s'empare des vêtements de l'Américaine, espérant ainsi entraver ses projets de départ. Mais Sadie n'est pas embarrassée pour si peu. Elle prend la jupe du soldat écossais (justement on s'habille court cette année) et c'est Robert qui, finalement, reste à l'hôtel, tandis que sa fiancée (malgré lui) le devance chez son oncle.

Au dernier acte, après quelques péripéties où l'on nous montre les inconvénients que vaut à Sadie une jupe courte découvrant de jolies jambes, on s'explique chez l'oncle Paddy. Robert est accouru chercher le complément de son costume militaire.

Paddy avoue être le seul coupable du baiser volé et se déclare prêt à réparer, mais comme la jeune fille, bien à contre-cœur, va accorder sa main au seul homme qui a osé l'embrasser, Robert, qui ressent tout le charme de Sadie au moment où elle va lui échapper, impose sa candidature en l'embrassant à son tour. — « Nous sommes deux, maintenant, choisissez ! » Le choix de la jeune fille est vite fait : le baiser de Robert est plus grave, puisqu'il fut pris sur les lèvres, et c'est au soldat écossais que Sadie accordera sa main.

L'opinion de la Presse sur

" CIVILISATION "

Le soin photographique, la beauté inhérente à de nombreuses scènes en font un chef-d'œuvre.

" EVENING MAIL "

M. WILSON a chaudement félicité le metteur en scène.

" MORNING TELEGRAPH "

La photographie, l'éclairage, le travail de laboratoire, la direction, les types, la mise en scène et le scénario sont sans défauts.

" NEW-YORK STAR "

Il y a des films qui marquent une étape dans l'évolution de la race humaine : *" CIVILISATION "* est le plus grand de tous ; rien n'a encore été montré de cette sorte, rien d'aussi stupéfiant n'a été conçu par le cerveau humain.

" NEW-YORK JOURNAL "

Aucune autre forme de spectacle ne peut prétendre à l'émotion qui se dégage de ces scènes.

" NEW-YORK GLOBE "

Critique Cinématographique

Les circonstances nous obligent à déclarer que nous déclinons toute responsabilité en ce qui concerne les coupures pratiquées dans les opinions qu'exprime ici notre distingué collaborateur M. EDMOND FLOURY, *sur les films présentés chaque semaine. Une seule phrase, séparée de celles qui la précèdent et de celles qui la suivent, déforme très souvent la pensée de son auteur. On peut détourner de son véritable sens un mot cité sans le contexte.*

La critique des films, au Courrier, *forme un* tout *qu'on ne saurait disséquer sans danger.*

(N. D. L. R.)

Pathé. — *Ravengar,* 7e episode. — *Ascension mouvementée.* — L'héroïne de ce film a décidé d'accomplir une ascension en ballon, c'est une belle occasion qui se présente de se débarrasser du témoin gênant de trop d'événements ; son mari décide qu'une fois dans les airs, le pilote incendiera le navire aérien, laissant la malheureuse aviatrice succomber à une mort horrible, quant à lui pour se sauver, il usera d'un parachute.

Mais Ravengar est au courant de toutes ces machinations, il prend la place du pilote ; l'accident se produit ; grâce à son sang-froid il parvient à sauver la jeune femme et à la conduire en lieu sûr.

Le clou de cette 7e partie est émotionnant, bien truqué. et donne l'illusion de la vérité.

Les lois du Monde. — Ceci est une comédie dramatique ; étude de mœurs prise sur le vif, elle ne conviendra peut-être pas à tout le monde, mais j'avoue y avoir pris grand plaisir. Les exploitants qui voient défiler les films ne les jugent que par les yeux de leur public ; en tant que commerçants ils ont raison, seulement il ne faut pas dire de tel film : il n'aura aucune chance de réussite, on n'y comprendra rien.

On, c'est vos spectateurs habituels mais tous ne pensent pas de la sorte, chaque quartier juge à sa façon, et comme l'on dit : il en faut pour tous les goûts. Tel qui raffole de Ravengar, peut ne pas goûter une comédie sentimentale.

Les lois du Monde obtiendront un très légitime succès dans les cinémas des grands boulevards.

Cette comédie dramatique a été conçue par un homme de talent ; ses artistes ont su parfaitement le comprendre et faire apprécier de jolies mœurs. C'est la vie même, hélas, mais mieux que dans ce bas monde le dénouement est heureux, il serait à souhaiter que bien des familles le vissent et qu'il puisse aider à des réconciliations ; ce film, alors, aurait accompli meilleure besogne que ne peuvent le faire tous ceux qui accumulent les aventures les plus invraisemblables... qui sont sûrement plus appréciées.

Lucien, son chien et sa belle-mère. — M. Rosenberg, l'aimable auteur-directeur-artiste... que de titres ! est, lui aussi pris dans l'engrenage attirant du cinématographe ; sa dernière bande est amusante ; ses partenaires bien choisis, le tout forme un ensemble des plus réjouissants... pas de culbutes, ni bousculades, mais de l'esprit pétillant : on ne peut pas toujours voir des gens se rouler par terre sans rime ni raison, j'ai beau regarder autour de moi, dans la rue, un peu partout, lorsque quelqu'un dans notre pauvre existence, tombe à terre, c'est sans le vouloir, ou bien nous avons affaire à un ivrogne... comme le vin est cher en ce moment c'est une raison pour n'en pas trouver ni de l'un ni de l'autre.

Gaumont. —*Tossa et ses environs* est un panoramique admirable qu'une photographie des plus soignées fait valoir dans tous ses détails.

Déserteuse. — Comédie dramatique ; malgré son titre belliqueux, elle n'a rien de commun avec la guerre actuelle, c'est une tranche de vie mondaine prise sous un jour plutôt sinistre.

Hélas ! c'est l'existence réelle que nous côtoyons chaque jour, souvent laide, hypocrite et personnelle.

Ce mari, égoïste et cruel, qui rend sa femme malheureuse, et l'a épousée sans amour, est une figure connue, rencontrée souvent ; cette épouse, lasse de la vie qu'elle mène, qui finit par quitter ce domicile conjugal où elle a tant versé de larmes, nous la connaissons tous ; ce sont là des documents vivants mis en action et c'est justement parce que tout cela est vrai que ce scénario sera compris et goûté par tous.

Des sites enchanteurs ont été choisis très artistement ; la mise en scène est due à l'art consommé de M. Feuillade, enfin c'est Mlle Yvette Andréyor qui personnifie l'infortunée martyre avec tout son talent, si apprécié.

M. Cresté, le triomphant *Judex,* nous apparaît sous les traits d'un commandant de vaisseau ; bien des spectatrices en le voyant feront une petite moue significative, elles le trouveront moins séduisant... il a fait couper ses cheveux qui lui donnaient cet air conquérant qui a causé j'en suis sûr, bien des victimes.

M. Leubas, bien entendu, s'est vu distribué le rôle antipathique du mari, qu'il joue avec conscience et autorité. Comme on le voit rien n'a été épargné pour mettre en valeur ce très beau film.

Aubert. — *L'Angoisse,* drame en quatre parties. — Un retard involontaire ne m'a pas permis de rendre compte la semaine dernière des présentations spéciales de la Maison Aubert.

Les lecteurs du *Courrier,* en ont trouvé dans notre dernier numéro, le compte-rendu spécial sous la plume autorisée de notre correspondant, M. Urwiller.

Comme on l'a vu, les auteurs ont traité un sujet peu banal et difficile à exprimer, surtout en cinématographie ; ils sont pourtant parvenus à vaincre tous les obstacles qui se dressaient devant eux ; mais il faut ajouter qu'ils ont été aidés dans leur tâche ardue par la façon dont Mlle Marie-Louise Derval a su composer cette figure difficile et complexe de Jacqueline, formée d'attitudes très diverses. Cette ravissante artiste, au talent souple, sachant se plier à toutes les exigences que comportait ce rôle, assure à ce beau film un succès mérité et certain.

Complimentons aussi MM. Guidé et Dieudonné, moins bien partagés ; nous n'étonnerons personne en disant que la mise en scène est luxueuse et parfaitement ordonnée.

Mistinguett détective. — Film d'aventures. — Mistinguett, c'est l'audace faite femme, rien ne peut lui résister.

Je ne m'attarderai pas ici à vous conter par le menu les extraordinaires aventures où elle se trouve mêlée, qu'il vous suffise de savoir que Mistinguett ne recule devant aucun obstacle.

En voulez-vous quelques preuves : Attachée par des bandits dans un canot automobile lancé à la dérive en pleine mer, où elle doit fatalement se briser contre des récifs, à force de patience et d'ingéniosité elle parvient à se degager de ses liens et à diriger la frêle embarcation.

Une autrefois, à la poursuite de ces mêmes bandits, elle sent qu'elle va être prise à nouveau ; se trouvant dans un train rapide, elle s'enfuit par une fenêtre, escalade la partie supérieure des voitures et courant sur le train qui file à toute vitesse, elle parvient jusqu'à la machine, troque sa robe contre les vêtements de réserve du mécanicien et conduit en personne la locomotive !

Je m'arrête là, voulant vous laisser la surprise des autres nauts faits accomplis par cette artiste unique en son genre, et je ne m'engage pas beaucoup en prédisant une grosse réussite à ce film, commencement d'une série qui fera la joie des nombreux spectateurs aimant ce genre d'attraction.

Aux mains du singe. — Drame destiné à montrer l'intelligence extraordinaire d'une guenon que nous avons eu le plaisir de voir déjà dans d'autres bandes.

Cet animal, d'une compréhension peu commune, agit comme un être doué de raison et l'on reste stupéfait en présence des actes qu'il accomplit.

Nous publions dans nos pages roses, l'argument complet de ce drame impressionnant.

La distribution est très soignée, la mise en scène bien comprise et luxueuse, la photographie est excellente, je couvre tout le monde de fleurs, mais pourtant toute mon admiration et mes préférences vont à l'artiste à quatre mains.

Le Spectre. — Ce drame est plutôt une bouffonnerie destinée à démasquer un vilain Monsieur qui veut s'emparer du bien d'autrui en faisant croire qu'une maison qu'il convoite sert de demeure a des spectres... palpables.

Scènes très amusantes, interprétation soignée.

Mabel et le Cachalot. — Très bonne bande comique, où le gros Fatty est cette fois désopilant ; il est admirablement secondé par Mabel, vraie femme-poisson, car elle nage à la perfection, c'est un régal de la voir en maillot de bains accomplir des exercices acrobatiques des plus réussis.

Le cachalot est un superbe phoque ; il prend ses ébats au milieu des deux artistes qui rivalisent d'entrain, et ma foi, plongent et nagent mieux que cet otarie ! gros, très gros succès !

Mary. — *Son dernier dollar.* — Scène dramatique. — L'intrigue de ce film met en scène le monde des courses et leurs mœurs particulières ; c'est un grouillement d'entraîneurs, de jockeys, lads d'écurie, qui vont, viennent, et auxquels on a assez adroitement mêlé une histoire pas toujours très compréhensible. Nous assistons, bien entendu, à des courses véritables où un jockey est disqualifié, n'ayant pas hésité à commettre une infamie pour arriver bon premier.

Il paraît que c'est là, chose ordinaire, et acceptée dans ce genre de monde.

La bande est bonne dans son ensemble, la photographie est à l'avenant.

Oh ! ce Baiser. — Quelle ravissante comédie ! Nous avons été sous le charme pendant toute sa vision et nous l'avons été doublement puisque le principal rôle était tenu par la si gracieuse, si malicieuse, Mlle Suzanne Grandais. Je n'avais pas revu cette charmante artiste depuis trois ans ; si je me souviens bien c'était quelques jours avant la déclaration de guerre dans un film intitulé « La grande sœur » et auquel j'avais prédit un beau sucès.

Cette fois ce n'est plus un drame qu'elle interprète mais la plus fine comédie cinématographique que l'on puisse rêver.

Le sujet est pourtant bien mince, jugez-en : il s'agit d'une jeune américaine qui, assistant à une fête mondaine, a été embrassée dans le cou par un trop entreprenant cavalier, à la faveur d'une panne d'électricité. Comme il ne se trouve à côté d'elle, lorsque la lumière est rendue, qu'un jeune homme assez plaisant c'est lui qui réparera l'outrage.

Seulement, Miss Sadie a compté sans l'imprévu et celui qu'elle prend pour le coupable, un écossais pur sang, est obligé de partir immédiatement en présence de la guerre qui vient d'éclater.

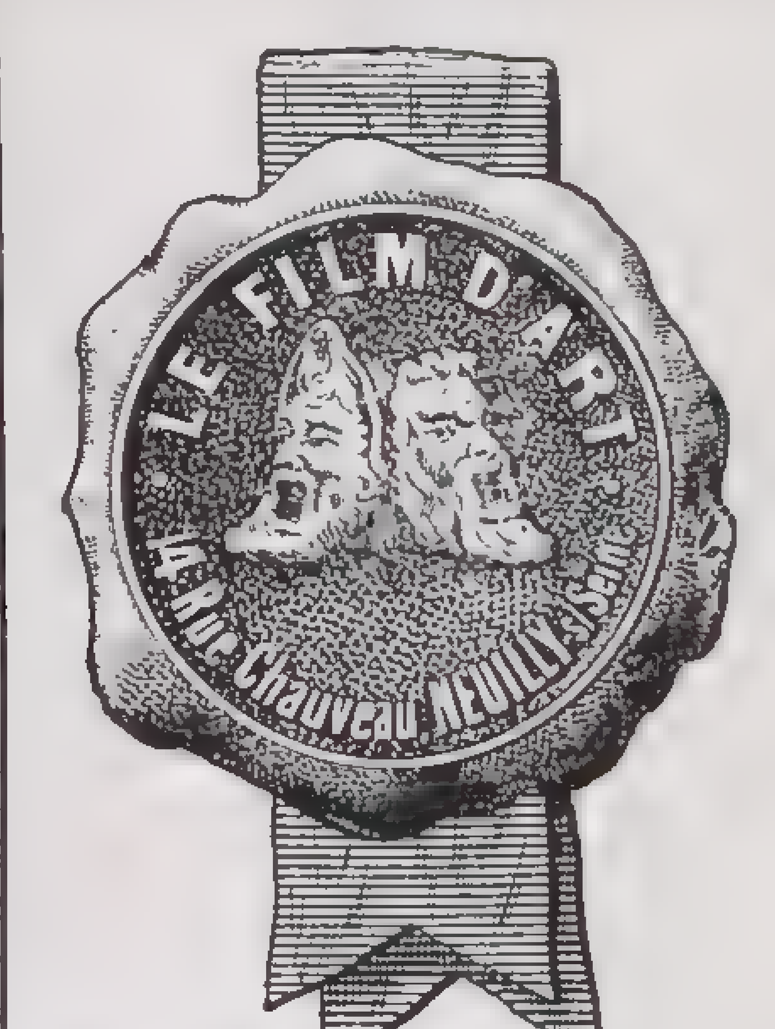
L'Américaine en serait pour ses frais si, le hasard aidant, elle ne faisait à nouveau la rencontre de l'écossais à Cannes où il vient d'être envoyé en convalescence, après une blessure.

Maintenant, Miss Sadie ne le quitte plus, il l'épousera de gré ou de force. Ce ne sont plus que de folles poursuites, toutes plus agréables les unes que les autres ; l'une des dernières scènes est une trouvaille : le soldat écossais est revêtu de son costume traditionnel, c'est-à-dire la petite jupe et les molletières. Voulant se débarrasser à tout jamais de sa fiancée malgré lui, il lui fait enlever ses vêtements, et lui, au matin filera... à l'écossaise chez son oncle.

Seulement Miss Sadie s'est aperçue à temps du stratagème, elle ne s'embarrasse pas pour si peu, comme ils sont à l'hôtel et que le jeune homme a mis ses vêtements de soldat à la porte de sa chambre pour les faire brosser, elle s'en empare et enfile la fameuse jupe écossaire ! elle est bien un peu courte, mais bast ! quand on a de jolies jambes on peut bien les montrer, et celles que nous avons vues sont faites au moule.

Miss Sadie arrivera la première chez l'oncle, mais là, une déconvenue l'attend, elle sait le fin mot de son aventure, l'embrasseur c'était l'oncle qui était aussi à la soirée ; la pauvre américaine fait une bien vilaine moue : il faudra, pour sauver son honneur, qu'elle épouse ce quinquagénaire ! heureusement tout s'arrange, le neveu vient aussi, maintenant qu'il sait ce qu'il en est, son cœur commence à parler et ma foi, il n'hésite pas, il embrasse aussi la pauvre miss pour la consoler, mais ce baiser a été plus grave que le premier puisqu'il a été pris sur des lèvres frémissantes, c'est donc lui qui réparera ce tendre larcin en épousant miss Sadie redevenue souriante et gaie.

Je n'ai fait qu'indiquer à grands traits, les principales scènes de ce très gracieux film joué par trois personnages seulement, tous parfaits. Il sera très fêté et acclamé et ce sera justice.



FILM D'ART

Les Mouettes

de M. PAUL ADAM

Adaptation et Mise en Scène de

M. Maurice MARIAUD

Édité par le "FILM D'ART"

14, Rue Chauveau, à Neuilly-sur-Seine

Concessionnaire

PATHÉ FRÈRES, à Vincennes

Vitagraph. — *Une erreur comique.* — Dans ce film, soi-disant comique, je n'ai vu qu'un chien qui aboie férocement et un pauvre bébé que les artistes se repassent et qui, forcément, étant entre les bras d'étrangers, pleure tout au long de la bande, vous voyez comme c'est gai..

Les Vacances d'Adolphe supportent le métrage ; quelques effets nous ont déridés, photographie assez bonne.

Union.— *La Course Diabolique.*— Ainsi que l'indique le sous-titre de cette bande : Moto contre auto, nous voyons aux prises ces deux moyens de locomotion ; il s'agit de rentrer en possession de plans concernant une invention, qui ont été dérobés. L'auteur de ces plans est à la poursuite des ravisseurs qui fuient à toute vitesse et cette randonnée fantastique s'accomplit à travers des sites adorables où la nature, pour les besoins de la cause, a réuni les obstacles les plus infranchisssables ce qui n'empêche pas les héros de ce film de les « boire » comme disait naguère une réclame fameuse d'une importante maisons de pneus.

Photographie remarquable.

Harry. — *Les hypocrites,* d'après le romain d'Henry Arthur Jones. Quoique d'un métrage un peu long, ce film est bien joué. La photographie, dans son ensemble est bien réussie.

Agence Générale Cinématographique. — *Fougères inconnue,* très joli plein air, belle photographie.

L'Epave. — Drame d'espionnage sur la guerre actuelle, nous y voyons deux allemands qui ont trouvé moyen d'accaparer un pauvre français, dévoyé, ils se servent de son nom, comme paravent, et accomplissent les pires exploits.

L'action se passe à Londres.

Une nuit, des zeppelins sont signalés sur la ville, nous les voyons évoluer et grâce à la télégraphie sans fil, peuvent communiquer avec les espions. Des avions de chasse s'élèvent pour les attaquer, l'un d'eux, touché dans ses parties essentielles, prend feu et s'écrase sur le sol devant nos yeux horrifiés, mais la justice divine veillait, le français a découvert le complot, il tue les deux allemands, et le feu qui s'est déclaré dans leur habitation, consume leurs deux cadavres.

Plusieurs scènes d'un réalisme saisissant feront le succès de ce très intéressant film.

Le songe d'un mois d'été. — Encore une bien jolie comédie pleine d'esprit, c'est le pendant de « *Oh ! ce baiser* » Voilà de charmants spectacles qui plairont et pourront être vus par tous ; aucune note discordante, tout est à sa place, c'est frais et joli comme les deux principales interprètes : Mlles Manoury et Andrée qui sont gracieuses à souhait. MM. Bahier et Harrisson complétaient très heureusement cet excellent ensemble ; encore un gros succès.

Ch. Roy. — *Le Prodige de l'Enfant.* — Il y a dans ce drame matière à trois bons scénarios, on a entassé effet sur effet il y en a tellement qu'ils finissent par se nuire. Un enfant précoce accomplit de véritables prodiges ce qui justifie le titre ; pauvre mignonne, l'exécution de ce film a dû lui donner beaucoup de peine ! à son âge déjà, et quel plaisir en aura-t-elle retiré ? La pauvre petite danse d'une façon très agréable malgré son jeune âge ; elle s'évade d'une prison, fuit à travers des bois, est livrée à la merci des flots, seule dans une barque, enfin un méchant homme s'empare d'elle et l'emporte au galop de son cheval, puis près d'être pris, s'en débarrasse en la jetant à l'eau. C'est là que se place une des meilleures scènes : Un brave chien se jette à l'eau et ramène l'enfant saine et sauve, il etait temps cette petite fille commençait à suffoquer.

Interprétation suffisante, mais l'enfant, nous l'avons déjà dit, est supérieure et assurera la réussite de ce film.

Agence Américaine. — *Crésus.* — Après le théâtre, l'auteur de cette comédie, M. H. de Rothschild, devait se laisser tenter par l'écran. Ils y viennent tous, mais il a su le faire en vrai millionnaire, sa distribution est princière, puisque c'est M. Féraudy de la Comédie-Française qui tient le principal rôle.

La donnée de cette comédie est encore dans la mémoire de tous, on se souvient de ce richissisme banquier, qui, pensant être aimé pour lui-même et après bien des désillusions, voit s'évanouir toutes ses espérances, se rendant compte qu'on ne remplace pas la jeunesse par de l'argent.

Un vieux barbon ne sera jamais aimé pour lui-même. Sur cette donnée M. de Féraudy a su dessiner, de main de maître, la plus malicieuse figure, son jeu expressif fait merveille en cinématographie, la composition de ce rôle est un chef d'œuvre.

Mlle de Coujols montre une passion, une sensibilité profondes, vivantes, et une rare justesse de gestes.

Comme il fallait s'y attendre la mise en scène est très luxueuse et fait honneur à M. Candé qui a bien voulu mettre en place cette très jolie bande .

L'enfant de la falaise. — Nous voici revenus avec ce scénario aux histoires de brigands et de contrebandiers ; film très court, mais bien joué.

Adam et Cie. — *Les hasards de la destinée* ou plutôt, tout le contraire puisqu'ici tout arrive méthodiquement et sans imprévu, seul le héros de cette histoire est convaincu du contraire, n'importe, puisqu'il trouve ce qu'il cherchait en vain, la femme de ses rêves.

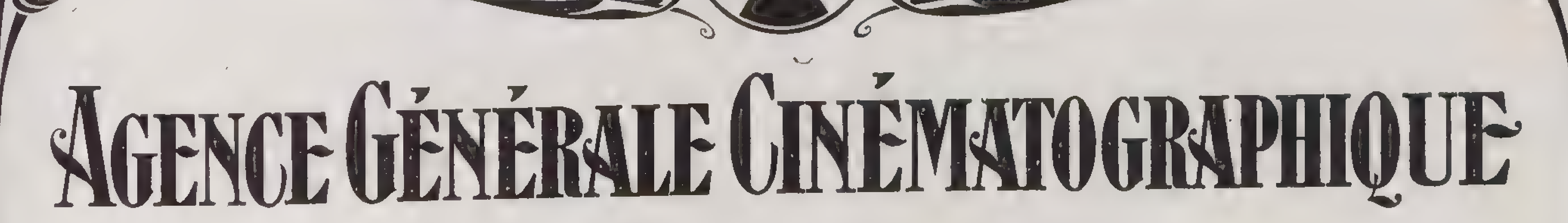
Amusant, sans longueur, bien joué par des artistes consciencieux.

Bonaz. — *Trop de femmes pour un garçon.* — Est une comédie bouffe qui a obtenu un succès formidable en Amérique, il va de soi qu'elle méritait alors d'être filmée ; c'est de la franche gaîté tout le long de ce vaudeville amusant ; une des principales artistes, Mlle Charlotte Greenwood, en est la joie, elle m'a rappelé plus d'une fois l'ancienne artiste, si fantaisiste, Mlle Lavigne, du Palais-Royal.

Il y a longtemps que je n'avais ri de la sorte, les quiproquos sont parfaitement trouvés, les ahurissements de Mlle Greenwood sont des trouvailles. Ce film, que l'on vient de réduire est maintenant tout-à-fait au point, voilà de l'excellent comique comme il serait à souhaiter qu'on nous en servit souvent.

EDMOND FLOURY.

Imprimeur-Gérant : F. BARROUX, 58, Rue Grenéta. — Paris.



AGENCE GÉNÉRALE CINÉMATOGRAPHIQUE

16, Rue Grange-Batelière, PARIS

Agences à Marseille, Lyon, Bordeaux, Toulouse, Lille, Nancy, Alger, Bruxelles.

Le 8 Juin :

L'ÉPAVE

(Le Film d'Art)

Drame en 2 Parties de M. Maurice MARIAUD

Le Songe d'un Mois d'Été

(Film A. C. A. D.)

Comédie en 2 Parties de MM. ARMOND et MANOUSSI

Le 15 Juin :

LA GRANDE VEDETTE

(Film A. C. A. D.)

Comédie Dramatique en 3 Parties d'après la Pièce de

MM. Maurice VAUCAIRE et R. PETER

Les Nouveautés

LUNDI 21 Mai

Présentations de
L'ASSOCIATION CINÉMATOGRAPHIQUE
PARISIENNE, 21, Rue de l'Entrepôt

2 h. **Société VITAGRAPH**
15, rue Sainte - Cécile. — Tél. : Louvre 23-68
Le reporter distrait, comique, aff. 317
Monsieur Jack et le joli modèle, aff. 317

2 h. 25 **Louis AUBERT**
124, avenue de la République
Tél. Roquette 73-31 et 73-32
Burlingham. — *De Zermatt au Gornergrat*, plein air 180
Succès. — *Mistinguett détective II* (présenté en séance spéciale à l'*Aubert-Palace*, drame, aff. photos 978
Edison. — *L'ombre tutélaire*, comédie dramatique, aff. 305
L/Ko. —*Lapilule au Hamman* (hors série), comique, aff. 575

3 h. 15 **ACTUALITES DE LA GUERRE**
Annales de la guerre, n° 9, env. 200

3 h. 20 **MARY**
18, rue Favart. — Tél. : Louvre 32-79
LIVRABLE LE 8 JUIN
Triangle. — *Illusion*, comédie dramatique, mise en scène par Thomas Ince, env. 1400
LIVRABLE LE 15 JUIN
Jesse Lasky. — *Le mariage de Ketty*, comédie interprétée par Fannie Ward, env. 1275

MARDI 22 Mai

9 h. 1/2 **Présentation**
PATHÉ FRÈRES
PALAIS de la MUTUALITÉ
325, rue Saint-Martin
PROGRAMME N° 25
LIVRABLE LE 22 JUIN

Drame

Consortium (Coq d'Or). — *Le Calvaire d'une Femme*, 1 affiche 120/160 ; 1 affiche 240/320 1020

Comique

Pathé Frères (Série supérieure). — *Max et l'Espion*, 1 affiche 120/160 590
Pathécolor. — *Lily et Teddy aux Bains de Mer.* 125

Plein-air

Pathé Frères. — *Le Spitzberg* (dans l'Océan Glacial Arctique) 115
Orchestre artistique sous la direction de M. Leparcq.

HORS PROGRAMME
Sortant avec le programme n° 25

Pathé Frères.— *Ravengar*, 7e épisode *: L'Ascension tragique*, 1 affiche 120/160 ; 1 affiche 240/320 590

Présentations de
L'ASSOCIATION CINÉMATOGRAPHIQUE
PARISIENNE, 21, Rue de l'Entrepôt

2 h. **CINÉMATOGRAPHES HARRY**
61, rue de Chabrol. — Tél. Nord 66-25
Cœur meurtri, drame, 3 aff. 1492
Matuvu veut faire du théâtre, comique 163
La rééducation des mutilés de guerre belge (vues prises avec l'autorisation de l'autorité Militaire Belge 112
Charme vainqueur, 1er de la Série Mary Miles, comédie sentimentale, aff. et photos 1417

AGENCE GÉNÉRALE CINÉMATOGRAPHIQUE
4 h. 10 **16, rue Grange-Batelière**
Tél. Gut. 30-80, Central 0-48
Eclair. —*Vieux Rouen*, plein air 110
A. C .A. D. — *La grande vedette* (série artistique A. G. C.), drame 2 aff. 1120
René Navarre. — *Les dessins animés de Benjamin Rabier* (hors série). *Les aventures de Clémentine*, aff. 170

5 h. 10 **L'UNION**
12, rue Gaillon. — Tél. Louvre 14-18, Gutenberg 30 92
LIVRABLE LE 22 JUIN
Eclair. — *Eclair-Journal* (actualités du monde entier pour le programme du vendredi 25 mai, environ 140
Eclair. — *La mort invisible ;* drame, 1 aff. 4 morceaux photos 30/40, env. 1010

MERCREDI 23 Mai

Présentations de
L'ASSOCIATION CINÉMATOGRAPHIQUE
PARISIENNE

2 h. **CH. ROY**
9, place de la Bourse. — Tél. Central 82 00
LIVRABLE LE 15 JUIN
Empir's Film. — *Mariage par procuration*, comédie dramatique, 1 aff. interprétée par Mlle Renée Sylvaire 1060

2 h. 45 **Société ADAM et Cie**
11, rue Baudin
Tél. Trudaine 57-16
LIVRABLE LE 8 JUIN
Victor. — *Un match mouvementé*. comique, aff. 380

COMPTOIR-CINÉ-LOCATION, GAUMONT
3 h. 55 **28, rue des Alouettes**
Tél. Nord 14-23
Pasquali Film (Exclusivité Gaumont). — *Le triomphe de Buffalo* (aff. et photos) film d'aventures 1605
Gaumont. — *La mobilisation agricole pour lutter contre la vie chère*, documentaire, ... 180
Kineto (Exclusivité Gaumont). — *L'Electricité statistique*, documentaire 160

INTER-FILMS M. GALIMENT
Margne. — *La vie de porcs*, documentaire...... 142
Cub. — *Lili et le voleur*, comédie, 1 aff. 305

Autour du Cinéma

Au XXIe Siècle

A mon ami O.l.v.er

— Bordeaux, rouge... bleu, Nancy, La Rochelle, et... et...

— Tours !

— Oui, Tours... Poitiers blanc, Caen, Quimper, Vannes également... Orange, Nîmes, Montpellier et Grenoble... rose, Rouen, Lille, et Strasbourg...

— Combien d'omnibus aujourd'hui ?

— Quarante-cinq.

— Et d'incolores ?

— Onze seulement...

— Intéressants ?

— Toujours.

— Violents, les rouges ?

— Bah !... En revanche les roses...

J'arrête là ce dialogue palpitant, car nos lecteurs doivent penser que je suis mûr pour Charenton. Voulant avant tout que le plus léger doute ne subsiste pas dans leur esprit à cet égard, je m'en vais leur donner quelques explications absolument indispensables à la compréhension de cette histoire.

D'abord, la scène se passe en l'an de grâce 2014, époque lointaine qui ne m'aura pas vu naître. Ensuite, les phrases d'allure incohérente rapportées ci-dessus, sont échangées entre un jeune homme, Laret, secrétaire de rédaction du journal « Le Jour » et Renée, gentille dactylographe, lesquels jeunes gens, travaillant ensemble depuis plusieurs mois, ont décidé d'associer leurs destinées. Mais ces détails importent peu.

Fondée il y avait quatorze ans, la Société propriétaire du « Jour » était dirigée par Bruno-Radya. Homme d'affaires, celui-ci ne voyait dans le quotidien qu'une affaire commerciale ; peu lui importaient les idées, il n'avait qu'un but : le tirage... Ambitieux, aux opinions très élastiques, il rêvait d'organiser le trust de l'Information, et comme il disposait de gros capitaux, voici comment il arriva à ses fins.

En 2001, un an après le lancement du journal, il commençait à monopoliser les meilleurs écrivains, et chargeait le fameux publiciste Henri Blocfort de la rédaction générale. Puis, à grands frais, il fit construire des machines spéciales pour tirer rapidement et luxueusement le quotidien dont les pages étaient multipliées.

Deux ans plus tard, il achetait dans chaque chef-lieu de département la plus grosse imprimerie et quelque temps après « Le Jour » édition spéciale pour la région paraissait chaque matin. Un article de fond inédit signé d'un maître le faisait vendre comme jamais feuille locale ne s'était vendue.

Bruno devait résoudre également le grand problème politique, car dans l'édition de Paris qui atteignait un tirage de deux millions d'exemplaires, il ne fallait froisser personne et traiter tous les sujets. Il ne fut pas embarrassé pour si peu. Le journal paraissait sur une moyenne de trente pages, il en consacra dix aux opinions diverses. La page socialiste était rédigée par un leader célèbre et voisinait avec la page royaliste dont un chef du parti était le principal rédacteur. Souvent des polémiques s'engageaient entre les rédacteurs de ces pages, la discussion devenait violente et il ne fallait rien moins que la plume de Blocfort pour remettre les choses au point.

Pour les éditions départementales, Bruno avait agi différemment; il avait tout simplement opté pour l'opinion qui avait la majorité. Ainsi « Le Jour » de Bordeaux était socialiste, celui de Poitiers royaliste, etc. La copie politique étant fournie par la rédaction parisienne, il avait imaginé, pour éviter toute erreur — dont la moindre aurait eu les pires conséquences — de nuancer chaque opinion et de faire écrire l'article correspondant sur une feuille de la couleur choisie : ainsi le socialisme étant rouge, les papiers socialistes étaient transcrits sur du papier rouge ; le parti républicain conservateur avait la couleur orange et les articles étaient écrits sur du papier de cette teinte...

Comprenez-vous, maintenant, ô lecteurs qui avez pu douter de moi un instant, les paroles bizarres que vous croyiez prononcées par des fous ?

Lorsque Bruno-Radya eut réalisé la plus formidable conception du journalisme moderne, il chercha le moyen d'augmenter encore sa puissance.

C'est alors qu'il fit appel au cinématographe. Il créa « Le Jour Graphique » qui devint rapidement, grâce à une incomparable documentation, le premier journal vivant de l'univers...

Et comme aux bénéfices d'éditeur il voulait ajouter ceux d'exploitant, il installa dans toutes les villes une salle de projection, où moyennant dix centimes on pouvait assister à tous les événements du jour...

Ce n'est pas tout. Il y avait une chose que Bruno aurait voulu dompter et qui ne s'était jamais ployée devant lui. Elle semblait s'en moquer, il résolut de la vaincre.

Là, vous pouvez admirer la vaillance de cet homme : il s'attaquait à la mode ! Oui, celui qui dirigeait la pensée, les opinions, les hommes, voulait étendre son pouvoir jusqu'aux femmes !

Il réunit une pléiade de mannequins, passa des traités avec les grands couturiers. Bientôt « Le Jour Graphique » faisait seul connaître aux élégantes les dernières créations.

C'est à ce moment que Bruno-Radya se sentit le maître de la France. Mais son orgueil n'était pas encore satisfait. Ce qu'il avait fait dans notre pays, il voulait le recommencer dans tout l'univers. Il partit en....

Et puis non, zut ! j'ai trop chaud ! Je vous dirai la suite un autre jour.

MARCEL BONAMY.

Sponsored by the University of Wisconsin-Madison Center for Interdisciplinary French Studies, the French Embassy, and the ACLS Digital Extension Grant, “Globalizing and Enhancing the Media History Digital Library” (2020-2022)

